**Zeitschrift:** Jahresbericht / Akademischer Alpen-Club Zürich

**Herausgeber:** Akademischer Alpen-Club Zürich

**Band:** 49-50 (1944-1945)

**Rubrik:** Neue Touren

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Neue Touren

## Cime de l'Est des Dents du Midi

Première ascension par l'éperon central de la face nord-est (face de St-Maurice), 19 octobre 1943. App. Pierre Bonnant, Can. René Aubert et App. André Roch.

*Description technique: Premier ressaut*

Attaquer comme pour escalader la face par la voie Breugel-Delez. On escalade une vire ascendante très inclinée, sur la gauche, d'abord facile mais dont la sortie est exposée. On ressort dans le fond du grand couloir que l'on quitte presqu'immédiatement pour remonter directement le ressaut. On escalade un premier système de cheminées faciles. On monte ensuite en direction d'une cheminée ouverte surplombante dans le haut qui se trouve à droite de l'arête. Monter sur la droite de la cheminée et en sortir en haut par la gauche avant la partie verticale. Par des entablements verticaux faciles, on rejoint sur la droite le haut du premier ressaut.

*Deuxième ressaut*

Une arête arrondie mène à un nouveau ressaut que l'on tourne par la droite par une rainure délicate qui ramène plus ou moins sur l'arête où un passage exposé en rocher friable mène à l'arête (un piton).

*Troisième ressaut*

Le troisième ressaut est une vaste tour jaune surplombante qui paraît insurmontable directement. Suivre une vire d'éboulis sur la gauche, au pied de la paroi jusqu'à un couloir rocheux qui revient légèrement sur la droite et que l'on escalade d'abord facilement et qui se redresse peu à peu. Par une série de dalles difficiles (pitons) on atteind le pied d'une bande de rochers verticaux, haute de 12 m environ. Escalader cette paroi par une cheminée difficile de 10 à 12 m (deux pitons), on arrive au pied du dernier ressaut.

*Quatrième ressaut*

Immense tour très redressée que l'on escalade presque sur le fil de l'arête arrondie en tournant à droite et à gauche, en utilisant les rebords et fissures. Rochers excellents. Très belle escalade (un piton).

On aboutit par les rochers très friables d'une arête arrondie à la brèche supérieure de l'arête du Jorat, à vingt mètres sous le sommet. En tournant à gauche, versant sud, on atteint un couloir rocheux facile qui mène en 5 minutes au sommet.

*Horaire:* Départ chalets de l'Haut 6.50 h. Col du Merle Blanc 7.50 h. Attaque 8.30 h. Pied du deuxième ressaut 9.50 h. Pied du troisième ressaut, Tour Jaune 10.35—11.00 h. Pied du quatrième ressaut 12.20 h. Brèche sous le sommet 13.30 h. Sommet 13.40—14.20 h.

*Conclusions*

La voie inaugurée par les soldats du Service Alpin de la Br. mont. 10 paraît être le meilleur itinéraire de la face. Non exposée aux chutes de pierres elle constitue une escalade superbe, délicate, mais en général sur du rocher solide.

L'arête de Valaire n'a encore jamais été parcourue dans son ensemble. Le ressaut inférieur devrait pouvoir être tourné par la gauche et une série de gendarmes devraient être gravis. Ce serait certainement une belle escalade. (Pour la prochaine relève . . .)

*A. Roch.*

## Neue Route am Combin de Corbassière

3718 m)

A. Szepessy, AACZ, und H. Reber, SAC Weißenstein, 26. Juli 1944, im Abstieg.

Vom Gipfel folgt man dem W-Grat gegen die Aiguilles de Boveyre zu (unbenannt im TA.) bis zu einem großen aus dem Schnee hervorstehenden Block, P. 3622. Südlich dieses Blockes führt ein zuerst sehr schmales Kamin auf das in der neuen Karte gut angegebene Schneefeld. Man steigt leicht rechts haltend über dieses Schneefeld ab, kommt in einen großen Trichter und in ein sehr steiles Couloir, das bei ca. 3220 m den Glacier de Boveyre erreicht. Rechts am Gletscher entlang, und über die große Moräne bis zu den Hütten von Boveyre-dessus.

Ca. 10 Stunden von der Cabane de Panossière bis Bourg-St-Pierre. Die Route kann bei viel Neuschnee oder Eis sehr schwierig sein, vielleicht unausführbar. (Siehe Juli-Nummer 1945 der «Alpen».) *A. Szepessy.*

## Dent Blanche

(4357 m)

Première ascension par le grand couloir du versant ouest.
Robert Gréloz, Jean Weigle et André Roch.
3 août 1944 (note technique).

En 1889, lors d'une ascension de l'arête de Ferpècle, un alpiniste anglais, Jones et trois guides, Elias Furrer, Clemenz Zurbriggen und Jean Vuigner tombèrent dans ce couloir. La corde se rompit et Hill, un camarade de Jones, resté seul, termina l'ascension, traversa la Dent Blanche et après un premier bivouac dans le mauvais temps sur l'arête sud, et un second sur les gazons de Staffelalp, il arriva enfin à Zermatt pour annoncer la catastrophe.

L'idée de gravir ce couloir m'a été donnée par l'écrivain alpiniste Charles Gos qui a composé un roman intitulé Notre-Dame-des-Neiges, dans lequel il raconte qu'une cordée tente cette ascension. Dans le grand couloir la caravane en question est surprise par des chutes de pierres et obligée de s'échapper à gauche vers l'arête de Ferpècle.

Partie à 3 h. 30 de la cabane Rossier, l'équipe de 1944 rejoignit le bas du couloir en traversant de flanc et en redescendant le glacier qui longe le pied de la paroi ouest de la Dent Blanche. Attaque à 5 heures. S'élever sans difficulté sur des pentes de neige dure qui deviennent de plus en plus raides. Remonter des dalles et des couloirs jusqu'à un endroit ou le versant semble barré par un grand ressaut. Sur la droite se trouvent de longues rainures verticales qui semblent très difficiles. En s'élevant verticalement, ou butte contre une paroi d'une vingtaine de mètres. Cette muraille forme un éperon à droite (rive gauche) d'une gorge verticale tapissée de glace. Monter sur un gendarme de trois mètres au pied de l'éperon et attaquer directement ce dernier par un surplomb. Par traction indirecte des cordes amarées dans des pitons, s'élever en obliquant d'une quinzaine de mètres très difficiles légèrement sur la gauche vers le fond de la gorge (petites prises environ 10 pitons, 3 laissés). On arrive sur un replat poli par les avalanches (le premier avec 35 minutes, et la cordée 1 h. 30 pour être au complet au haut du passage). De là, monter sur une crête rocheuse arrondie, puis par une pente de neige extrêmement raide on retrouve l'inclinaison normale du couloir que l'on remonte directement tantôt par des dalles rocheuses difficiles tantôt par des pentes de neige ou de glace. Vers le haut, la pente devient moins monotone et à 100 m sous le sommet on peut s'arrêter enfin à l'abri des chutes de pierres. Par des ressauts rocheux on rejoint le haut de l'arête de Ferpècle que l'on suit jusqu'au point culminant. Arrivée à 12 h. 40, soit 9 h. 10 de la cabane Rossier, dont 7 h. 40 du pied de la paroi au sommet (800 m de dénivellation). Une marche rapide est nécessaire pour ne pas s'exposer aux chutes de pierres qui commencent dès que le soleil donne dans la face.

*André Roch.*

## Skierstbesteigung der Epaule des Zinalrothorns über den Glacier de Moming

Koni Brunner, Ruedi Schmid und Ali Szepessy.

Als Ausgangspunkt wurde eine Alphütte auf der Alp Arpitette gewählt, P. 2091 im TA. Am 1. April 1945 verließen wir um 2 Uhr morgens unsere primitive Alphütte, stiegen dem Bach entlang auf, um dann auf der orographisch rechten Moräne das erste große Gletscherplateau des Glacier de Moming zu erreichen.

Den großen und wild zerrissenen Gletscherbruch überwanden wir, indem wir uns mehr oder weniger den Felsen des Besso entlang hielten. Dann wurde das zweite große Gletscherplateau (3330 bis 3400 m) traversiert in Richtung auf den Hohlichtpaß. Es folgt ein äußerst steiler Gletscherbruch, der dann zur langen und steilen Gletscherterrasse führt, die vom Hohlichtpaß unter der Crête Moming durch bis zur Epaule des Rothorns reicht. Diese Terrasse ist zum Teil ziemlich schmal und von einer großen Anzahl recht breiter Spalter durchzogen. Die größten Schwierigkeiten allerdings bereitet der steile Bruch unter dem Hohlichtpaß selber, da hier ständig Eismassen herunterstürzen, und demnach die Begehbarkeit der Route stark von den jeweiligen Verhältnissen abhängig ist.

Die Abfahrt auf dieser Route ist etwas vom Herrlichsten, was wir schon gemacht haben.

Die Schneeverhältnisse an Ostern waren leider alles andere als gut. Kurz vor Ostern hatte es ziemlich geschneit, und wir hatten eine überaus mühsame Spurarbeit zu leisten. Zudem war das Wetter, wenn auch im Moment schön, so doch unbeständig und vor allem recht kalt, sodaß wir leider den Gipfelgrat von der Epaule aus infolge der schlechten Verhältnisse und des Zeitmangels nicht mehr in Angriff nehmen konnten. Hingegen konnten wir bis zu einer Höhe von 4020 m mit Ski gelangen, und mußten lediglich die letzten 45 m zu Fuß zurücklegen, während der normale Aufstieg von der Mountet zu einem Skidepot auf ca. 3750 m zwingt.

Zeiten: P. 2091 ab 2 Uhr. P. 3322 an 6 Uhr. Epaule an 12.10 Uhr. Abfahrt Epaule-P. 2091: 2½ Stunden.

Die Ski konnten wir auf der ganzen Tour bis zur Epaule anbehalten. Ebenso in der Abfahrt. *Ruedi Schmid.*

## Zinalrothorn, Ostwand, erste direkte Besteigung

6. August 1945.

André Roch, Robert Gréloz, Ruedi Schmid.

Im Jahre 1907 stiegen als erste C. D. Robertson, G. W. Young mit den Führern Joseph Knubel und Heinrich Pollinger in die Wand ein. Sie bezwangen sie in schräger Richtung, indem sie sich auf der nördlichen Rippe emporarbeiteten und den Rothornnordgrat bei der Sphinx erreichten, eine relativ steinschlagsichere Route.

Am 14. und 15. September 1932 versuchten Kaspar Mooser und E. R. Blanchet den direkten Durchstieg, mußten aber nach Süden auf den Kanzelgrat ausweichen. Im nächsten Jahr kehrten sie in die Wand zurück, fanden aber den einzig möglichen Einstieg auch diesmal nicht und erreichten abermals über den Kanzelgrat den Gipfel.

Roch hatte die Wand bei verschiedenen Gelegenheiten auf ihre «Möglichkeit» hin angeschaut. «Vielleicht gehts», hat er gemeint und dazu gelacht. Wir trafen uns am Sontag in Zermatt. Roch schlug sofort die Rothornwand vor, die Antwort war durch den strahlend blauen Himmel und die ausgezeichneten Verhältnisse eigentlich schon gegeben.

Die Säcke drückten schwer, als wir am frühen Nachmittag gegen Trift hinaufstiegen. Wir hatten uns zwar auf das Notwendigste beschränkt, aber Zelt, Schlafsäcke, 90 m Seil und was alles dazugehört, ließen manchen Schweißtropfen auf den staubigen Weg fallen. In Trift nahmen wir Abschied von all den Annehmlichkeiten, die ein so vornehmer Kurort wie Zermatt bieten kann. Fast wäre uns dabei ein Mißgeschick passiert. Gréloz kam nämlich direkt aus Frankreich und hatte unter anderem auch zwei herrliche, weiße Pariserbrote mitgebracht, die er nun hervorzog. Wir machten uns darüber her; es wurde nicht mehr viel gesprochen ... bis dann Roch dreinfuhr und dringend Einhalt gebot, um das zweite noch zu retten.

Ein wunderbarer Abend zog herauf. Wir hatten das Zelt auf ca. 2770 m aufgeschlagen, auf dem letzten, mit magerm Gras bewachsenen ebenen Plätzchen an der Südflanke des Aeschhorns, direkt unter dem Absturz des Rothorngletschers. Mit einigen mitgeführten Wacholderästen kochten wir Milch und krochen dann früh in die Schlafsäcke.

Um 1 Uhr 30 gab es Tagwache. Eigentlich war ich froh, mich bewegen zu können, denn es war ordentlich kühl. Etwas warme Milch weckte uns ganz, und um 2 Uhr 30 brachen wir auf. Es war gar nicht so einfach, durch die großen Steinblöcke, die Moränen und Felscouloirs hinauf beim schwachen Licht der Kerze einen gangbaren Weg zu finden. Aber als der Morgen anbrach, hatten wir doch fast das untere Aeschijoch erreicht, um 4 Uhr 45 standen wir auf dem untern Aeschhorn. Hier sahen wir zum erstenmal unser heutiges Ziel. Sie machte einen unerhörten Eindruck, diese 750 m hohe, senkrechte Ostwand, der wir nun gerade gegenüber standen. Wir setzten uns hin, keiner sagte ein Wort, wir schauten, studierten, suchten, schätzten ab, zweifelten. Roch zuckte lächelnd die Achsel, dann sagte er bestimmt: «Non, ça doit aller!» Und schon liefen wir die steilen Firnhänge hinunter zum Hohlichtgletscher, um den Fuß der Wand zu erreichen.

Auf dem flachen Firnplateau vor dem Einstieg machten wir Halt, besprachen noch einmal die zu verfolgende Aufstiegslinie, aßen und tranken eine Kleinigkeit und ergriffen die weitern Maßnahmen gemäß den Weisungen betreffend Verhalten vor einem Sturmangriff. Selbst die Artillerie fehlte ja nicht, denn was wir hier an Steinschlag erlebten, ist uns allen ein für allemal im Gedächtnis geblieben. Auch in der Ostwand des Matterhorns waren wir dem Steinschlag ausgesetzt gewesen, aber was wir hier durchmachten, war weit schlimmer. Beim Einstieg war die Wand noch ruhig, aber eben als Gréloz meinte, an diesem ersten absolut senkrechten Durchgang seien wir wenigstens vor Steinen sicher, fing es an. Ein Ausweichen war ausgeschlossen, da wir alle drei an Haken befestigt waren. Wir schmiegten uns an die Wand, so gut es ging. Zu Dutzenden kamen sie, große und kleine; viele Hunderte von Metern flogen sie durch die Luft, schlugen ungefähr in unserer Höhe einmal auf die Wand auf, um dann wieder viele hundert Meter weiter zu fliegen. Man sah sie kaum, aber ihr einem Sturzflieger ähnliches Pfeifen und dann der trockene harte Aufschlag waren nervenzerreißend. Der nachfolgende Hagel von Steinsplittern wirkte direkt erlösend; wieder war einer vorbei ohne zu treffen!

Die Wand wird in ihrem untern Drittel von einem ausgeprägten Couloir durchzogen, auf dessen nördlichem Rande 1907 Young und Knubel emporkletterten, um dann weiter nördlich das Firnfeld am Nordgrat zu erreichen. Wir wählten die südlich des Couloirs gelegene Rippe, die schon zweimal von Blanchet benützt worden war. Nur war er jedesmal dieser Rippe bis zu einem mehr als hundert Meter hohen, unüberwindlich scheinenden Steilaufschwung gefolgt, mußte dann südlich ausweichen und erreichte beidemale den sogenannten Kanzelgrat, einen in den Südwestgrat mündenden Sekundärgrat. In Kenntnis dieser Schwierigkeit folgten wir wohl der südlichen Rippe, trachteten aber frühzeitig darnach, etwas nördlich zu kommen, um dann die direkte Gipfelfallinie einhalten zu können.

Wir kamen rasch hoch auf dieser sehr steilen Rippe. Die Kletterei war gerade so schwierig, daß sie uns noch erlaubte, alle drei gleichzeitig ohne Sicherung zu steigen. Eine Sicherung wäre allerdings kaum möglich gewesen, denn das Gelände war so steil und locker zugleich, daß man nirgends festen Stand hatte.

Als wir einige hundert Meter auf dieser Rippe geklettert waren, bemerkten wir eine schräg nach rechts oben in die Wand hinausführende Verschneidung, und da wir wußten, daß ein weiteres Verbleiben auf der Rippe nutzlos wäre, versuchten wir es hier. Wir seilten uns auf 20 m am Doppelseil an, hängten den Kriegsschmuck um, und Roch begann stillschweigend mit der Arbeit. Zuerst ging es noch verhältnismäßig gut, dann wurde es aber unerhört steil und Griffe gab es keine mehr. Haken um Haken mußten eingeschlagen werden. Bald entschwand Roch unsern Blicken hinter einem kleinen Vorsprung, wir hörten nur noch das Hämmern und das sympathische, immer höher schwingende Singen eines sitzenden Hakens. «Au bout» und nach einigen Sekunden «Venir»! Gréloz folgte nach, er entschwand, das Seil rückte langsam, aber stetig nach. Dann wurden die Säcke an einem der Doppelseile hochgezogen. Nun war die Reihe an mir. Langsam kam ich nach, befestigte meine Seilschlingen jeweilen am obern Haken, klinkte den untern Karabiner aus, und versuchte dann mit dem Hammer je den untern Haken auszuschlagen. In dieser Stellung erreichte mich der erste große Steinhagel, wahrlich kein Vergnügen! War doch jener Führeraspirant schon ein armer Teufel, der, am großen Gendarme nach der Wellenkuppe am fixen Seil hochkletternd, zwei Kameraden erblicken mußte, als er seinen Kopf auf die Gipfelplatte streckte und beide Hände am Seil verkrampft hatte, die sich mit einer Schere hinter seinen Bart machten!... Und doch ging es hier nur um einen Bart! Eine Hand den Haken umklammernd, die andere zum Schutze über dem Kopf, wartete ich das Ende dieses Steinhagels ab.

Nach einer Seillänge sahen wir zu unserer Freude, daß wir einen kleinen, aber ausgeprägten senkrechten Grat erreicht hatten, der ziemlich direkt bis unter den Gipfel führte. Werden wir ihm folgen können? Vorderhand ging es auf jeden Fall! Fast drei Stunden kletterten wir so weiter, auf dem unerhört steilen, aber gutgriffigen Grätchen, links und rechts die absolut senkrechte Wand. Einige kleinere Überhänge mußten mit Haken überwunden werden. Roch versuchte, alle Seillängen ein kleines Steinmännchen aufzuschichten, aber Gréloz behauptete, immer gerade diesen Tritt benützen zu müssen, um sicher zu stehen, und warf die Steine wieder in die Tiefe. So erreichten wir gegen Mittag das steile, gegen NO gerichtete Schrägband, das ca. 80 m unter der Gipfelpyramide durchführt. Wir benutzten die Gelegenheit, wieder einmal sicher auf beiden Füßen zu stehen und etwas zu essen. Dann folgten wir dem Band bis zu einem auf den ersten Anblick unersteiglich scheinenden Kamin, das auf die Gipfelpyramide führte. Doch zu unserer großen Überraschung öffnete sich oben ein vereistes Loch, das nach einigen Räumungsarbeiten gerade einem Mann erlaubte, auf dem Bauche durchzukriechen. Als wir auf der andern Seite den Kopf hinausstreckten, sahen wir zu unserer Freude, daß wir ca. 5 m südlich des Gipfelsignals waren! Punkt 13 Uhr betraten wir den Gipfel. Noch empfing uns ein letzter Sonnenstrahl, aber bereits ballten sich im Westen die Wolken zu einem Unwetter. Der Gipfel war an diesem Tage von mehreren Partien besucht worden, aber die letzten waren eben im Abstieg am Nordgrat. Nur noch die Dohlen zankten sich um die leeren Büchsen und Orangenschalen. Wir waren uns einig: eine der schönsten Touren lag hinter uns, eine der wirklich großen Fahrten. Wir waren glücklich, und im Gedächtnis wiederholten wir alle die schönen Stellen, die uns einen besonders tiefen Eindruck hinterlassen hatten. Auch vom Steinschlag sprachen wir, und jeder gestand, daß er einen Moment lang mit sich abgerechnet hatte. Und gerade dieser Faktor wird die Route zu einer der selten begangenen machen, zu einer Fahrt, die sicher nie der Mode verfallen wird.

Es begann zu schneien, und wir rüsteten uns zum Abstieg. Wir hatten genug Seil und Haken und so wählten wir den Abstieg über den sogenannten Kanzelgrat, den SO-Grat, der unten in den Schneegrat, den Normalaufstieg von Trift,

mündet. Dieser Grat wurde im Aufstieg je einmal von de Rham, Blanchet und Graven gemacht, und stellt eine sehr schöne, schwere Kletterei dar, in festem, ausgezeichnet gestuftem Fels. Wir richteten mehrere Abseilstellen ein, die uns erlaubten, jeweilen 25—30 m abzuseilen. Nach zwei Stunden erreichten wir den Schneegrat und traversierten dann hinüber zum untern Aeschhorn. Eine plötzliche Aufhellung erlaubte uns glücklicherweise, eine Anzahl Aufnahmen von der Wand zu machen. Dann stiegen wir zum Lager ab. Knapp vor 19 Uhr erreichten wir unser Zelt. Das Kochen ließen wir diesmal sein, nur Gréloz sott sich einen so abscheulich stinkenden Brusttee, daß uns vom bloßen Geruch der sonst ansehnliche Appetit fast ganz verging. Das war allerdings gar nicht so unerwünscht, denn der noch vorhandene Proviant hätte ohnehin nicht genügt, ihn zu stillen. Der nächste Morgen brachte Regen und Schnee. Wir hatten die Freude, am letzten schönen Tag eine unserer herrlichsten Touren glücklich beendet zu haben.

*Ruedi Schmid.*

## Mit Ski über den NNW-Grat des Petit Combin

A. Tissières (Lausanne), R. Schmid, AACZ, M. Sieber (Lausanne).

Wir verließen am 9. Mai 1945 morgens 6 Uhr die Cabane Brunet der FMG, eine ganz neue Hütte auf 2070 m auf der Alpe de la Lys südlich Lourtier. Über den Plan de Sery erreichten wir auf Route 68, später 66 (Karte zu Kurz' Skiführer durch die Walliseralpen, Bd. 1) den Glacier de Sery und den Felsensporn des NNW-Grates bei Punkt 2760 m (siehe im Sommerführer Walliseralpen, Bd. 1, S. 238). Anstatt aber nun dem Grat zu folgen, der wegen seiner Steilheit nicht erlaubt, mit den Ski zu steigen, folgten wir der westlich des Grates verlaufenden Gletschereinsenkung, nur einmal den Grat benutzend zur Überwindung des Gletscherbruches. Erst auf 3150 m mußten wir die Ski abschnallen, erreichten über Fels den Grat und konnten dann mit auf dem Rucksack befestigten Ski in zwei Stunden den Gipfel über den ziemlich steilen Eisgrat gewinnen. Von der Cabane Brunet bis zum Gipfel benötigten wir achteinhalb Stunden.

*Ruedi Schmid.*

## Nördlicher Mättlenstock und Nordgrat des südlichen Mättlenstockes

Jak. Hefti, SAC Tödi und Ruedi Schmid, AACZ.
16. September 1945.

Die Mättlenstöcke bilden den genau in Nord-Süd-Richtung verlaufenden Grat, der vom Richetlipaß, 2263 m, der kürzesten Verbindung zwischen Linthal und Elm, zum Hausstock, 3160 m, führt.

Der nördliche Eckpfeiler des Grates ist der Leiterberg, 2671 m, der auf bekannter Route vom Richetlipaß her erreicht wird; den andern Eckpfeiler bildet der südliche Mättlenstock, 2808 m, für den der Glarnerführer eine Südwandroute und zwei Varianten in der Westwand angibt, die alle aber selten begangen werden.

Ungefähr in der Mitte des Grates liegt der nördliche Mättlenstock, ca. 2770 m, eine auf allen Seiten sozusagen senkrecht abfallende Felspyramide, die bisher noch nie betreten wurde, wie überhaupt der ganze ca. 800 m lange Grat, soweit bekannt, bisher weder ganz noch teilweise traversiert wurde.

Am 16. September 1945 verließen wir kurz nach 7 Uhr die Erbsalp und erreichten nach 10 Uhr den Leiterberg, wo wir unsere Rucksäcke deponierten.

Anfänglich wird der Grat durch unangenehme Schieferplatten gebildet, bald aber folgt ein einigermaßen solider Kalk. Einige Gendarmen müssen teilweise exponiert überklettert werden, die letzten kann man westlich umgehen. Immer

auf dem Grat bleibend, erreichten wir nach einer Stunde den eigentlichen Gipfelaufbau des nördlichen Mättlenstockes. Ein sehr steiles, ca. 20 m hohes Wändchen, das wir mit Hilfe von drei Haken überwanden, führt direkt auf den Gipfel.

Der Verbindungsgrat vom nördlichen zum südlichen Mättlenstock wird anfänglich durch eine Reihe steiler, sehr scharfer Gendarmen gebildet, die überklettert werden müssen. Erst die zwei letzten kann man wieder westlich umgehen, um dann einige Meter abseilend, die Scharte vor dem Gipfelaufbau des südlichen Mättlenstockes zu erreichen. Ein steiler, kleingriffiger Grat führt direkt zum Gipfel (2 Stunden vom nördlichen Mättlenstock).

Die ganze Tour bildet eine sehr schöne, vierstündige exponierte Gratkletterei, wobei die beiden Gipfelaufschwünge jeweilen beträchtliche Schwierigkeiten bieten.

*Ruedi Schmid.*